

Il en va de la force
de l'Association
Arps : 45, Avenue Lulli,
92330 Sceaux - 01 46 61 15 86

Edito

LE GRAND PARIS : MYTHE OU RÉALITÉ ?

L'enquête publique sur le projet du Sdrif (schéma directeur d'Ile-de-France) s'est terminé en décembre. L'Etat, par la voix de son président, reproche à la Région de s'opposer à certains projets autoroutiers et de brider le développement de trois territoires moyens : la Défense, Roissy et le plateau de Saclay. Il considère également que ce document ne permet pas la construction de 60 000 logements par an.

En effet, la densification de la Petite Couronne gérée par l'adoption des Plu communales serait trop longue et, de toutes façons, les réserves foncières sont insuffisantes. C'est dans ce contexte que Nicolas Sarkozy fait la promotion du Grand Paris. La commission Attali préconise la disparition en 10 ans des départements pour aboutir, à terme, vers la reconstitution sous la même autorité d'un territoire regroupant Paris et les trois départements de la Petite Couronne, c'est-à-dire l'ancienne Seine. Un projet de loi pour l'automne est en préparation.

Du même coup, nous verrons apparaître la rocade métro Arc-Express en périphérie de ce département que le directeur régional de l'équipement présente comme un outil d'urbanisme destiné à créer la densification par restructuration urbaine autoritaire dans un rayon de 400 m autour de chacune des stations. Je pense et j'espère que notre lotissement ne sera pas touché par ces mesures qui n'ont pas, comme toujours, que des aspects négatifs.

Nicole Dutheil



Le lycée Marie Curie de Sceaux : souvenirs d'une scolarité calme et studieuse et des belles Traction de la marque Citroën !

LYCÉE MARIE CURIE 1936-2006 70 ANS ET DES SOUVENIRS

Le lycée Marie Curie ouvrit ses portes en 1936. A l'heure où l'on parle de la discipline dans les collèges et lycées, Madame Rigollet, riveraine du Parc de Sceaux, nous fait part de ses souvenirs de professeur. Issue d'une longue lignée d'enseignants - ses parents et beaux-parents, professeurs comme elle en matière scientifique, étaient également issus du monde de l'enseignement, Mme Rigollet nous fait revivre la vie quotidienne au lycée Marie Curie.

En 1936, voici 70 ans, l'inauguration du lycée Marie Curie a été un grand événement dans notre région. Je fus professeur dans cet illustre établissement pendant de nombreuses années. D'anciennes élèves, dont certaines habitent toujours le Parc de Sceaux, m'ont demandé d'écrire ces quelques lignes pour le journal des Riverains. Elles gardent un souvenir ému, semble-t-il, de leur scolarité, et ont souhaité que je rassemble mes souvenirs. Cela m'est d'autant plus agréable que je suis une Riveraine de longue date puisque j'habite le lotissement depuis des dizaines d'années dans la maison construite par mes beaux-parents dans les années 30.

A cette époque, un lycée pour les jeunes filles était attendu avec impatience car dans la banlieue sud de Paris, les filles n'étaient pas gâtées pour faire des études. En dehors des écoles religieuses, privées, qui existaient à Antony, Bourg-la-Reine et à Sceaux, aucun établissement public n'était ouvert aux filles. Il fallait aller à Paris, le plus proche lycée étant le lycée Fénelon, rue de l'Eperon dans le V^e arrondissement.

En 1936 fut inauguré le lycée Marie Curie, deux ans après le décès de la grande scientifique, honorée de deux prix Nobel, l'un en physique en 1903 avec Pierre Curie, son mari, et Henri Becquerel, l'autre en chimie en 1911. Je rappelle ici que la famille Curie habitait Sceaux et qu'Eugène Curie, père de Pierre, y était médecin. L'histoire de Sceaux est marquée par la présence de Marie et Pierre Curie. Ils s'y sont mariés, y ont vécu et ont été enterrés au cimetière communal avant de recevoir les honneurs du Panthéon.

En donnant le nom de Marie Curie à un lycée de filles, l'Etat rendait ainsi hommage à la Science et

encourageait les jeunes filles aux études scientifiques. L'ouverture du lycée eut immédiatement un grand succès. Les élèves vinrent de Sceaux, d'Antony et de Bourg-la-Reine, mais également des communes limitrophes et de beaucoup plus loin. Certaines de mes élèves habitaient Vauhallan, Wissous et, malgré l'utilisation de correspondances successives (train, autobus, etc.), ne sont jamais arrivées en retard !

La renommée du lycée était telle que rapidement des élèves vinrent de Paris. Car les parents appréciaient non seulement la modernité de l'établissement mais également le bon air de Sceaux. A l'époque, un vrai bois jouxtait le lycée (actuellement le terrain de sport) et j'aimais le regarder du deuxième étage, à l'aplomb des salles de chimie où j'enseignais cette matière. Toutes les classes étaient assurées, du jardin d'enfants aux terminales. Les horaires étaient stricts : de 8 h 30 (9 h pour les primaires) à 12 h 30 et, dans l'après-midi, de 14 h 30 à 16 h 30. Des heures d'études avaient lieu après les classes.

Des élèves venaient en métro ou en autobus. Très rares étaient celles qui étaient conduites par leurs parents, en voiture. La majorité arrivait à pied ou à bicyclette. D'où l'importance d'un garage - fermé et surveillé - pour les cyclistes. Tout retard était signalé immédiatement aux parents et devait être justifié. Les jeunes filles entraient par la grande porte, accueillies par une surveillante qui les connaissait toutes, véritable cerbère pour les retardataires. Mes anciennes élèves s'en souviennent certainement. Elle leur présentait le cahier des retards dans une attitude de désapprobation glaciale, disant : "Mademoiselle, veuillez signer".

Aux vestiaires, chaque élève revêtait sa blouse, de couleur bleu clair, achetée obligatoirement chez une mercière de Sceaux "la Providence" rue Houdan, qui les fournissait à un prix de gros. Elles étaient en solide toile de coton, à manches longues. Sur le côté, la famille devait broder le nom, le prénom de l'élève ainsi que la désignation de la classe, le tout en coton blanc. Chaque année, on rebrodait la désignation de la classe pour la mettre à jour. Cette blouse devait être rapportée à la maison en fin de semaine pour être lavée. Le lundi matin, toutes les blouses étaient impeccables. Toutes avaient une ceinture. Le chic pour les indépendantes était d'omettre de la nouer.

La coiffure n'était pas réglementée et les cheveux longs n'étaient pas rares. Mais c'était dangereux quand, en travaux pratiques, une élève se penchait au-dessus d'un bec de gaz Bunsen allumé. Aussi, un jour, dans un grand accès de discipline, me suis-je écriée : "Vous n'entrerez pas dans une salle de TP si vos cheveux ne sont pas attachés par derrière, serait-ce avec une ficelle". C'était un grand élan d'éloquence. La semaine suivante, toutes les élèves à cheveux longs les avaient noués avec leur ceinture de blouse. Il est des cas où le rôle de l'œil est de ne pas voir !

A cette époque, on ne parlait guère de discipline car celle-ci était naturellement observée dans les familles : on ne courait pas dans les couloirs, on tenait la porte aux professeurs, on saluait, on disait "oui Madame". Les professeurs ne tutoyaient pas les élèves qui, elles-mêmes, devant le professeur, témoignaient d'un certain respect. La classe attendait dehors, en rangs. A l'arrivée du professeur qui ouvrait la porte en disant "entrez" chaque élève gagnait sa place et debout derrière sa chaise attendait que le professeur soit entré et dise "asseyez-vous" puis c'était le silence.

Ne croyez cependant pas que l'ambiance était triste. On pouvait même à l'occasion, plaisanter pendant le cours sans risquer de déchaîner un chahut.

Quand la cloche sonnait la fin du cours (c'était d'ailleurs un timbre) on rangeait ses affaires et on sortait à peu près sans désordre. Les punitions n'existaient guère. Les élèves qui doublaient une classe formaient l'exception et à Marie Curie, toutes obtenaient, du premier coup ou presque, le bachot qui se passait en deux parties.

Il y avait deux surveillantes générales : Mlle Dumas et Mlle Sardou, toutes deux bienveillantes et prêtes à résoudre les petits problèmes qui pouvaient se poser, tant aux professeurs qu'aux élèves. A la tête du lycée se trouvait Mme la Directrice. Mlle Suzanne Forfer avait inauguré le lycée en 1936 et le dirigeait avec compréhension mais fermeté. Je peux dire qu'elle connaissait presque toutes les élèves notamment celles qui avaient débuté au jardin d'enfants ou en 6^e et qui poursuivaient leur scolarité à Marie Curie. Mademoiselle Forfer était présente partout. Sa vigilance était constante aussi bien envers les professeurs qu'envers les élèves.

Suite page 2

IL Y A 50 ANS SACHA GUITRY DISPARAISAIT

Le souvenir du "Napoléon" de Sacha Guitry, qui fut tourné dans notre Parc de Sceaux, est l'occasion de rendre hommage à l'auteur et au cinéaste qu'était Sacha Guitry. Ce que fait encore mieux le récent livre : "Sacha Guitry entre en scène".

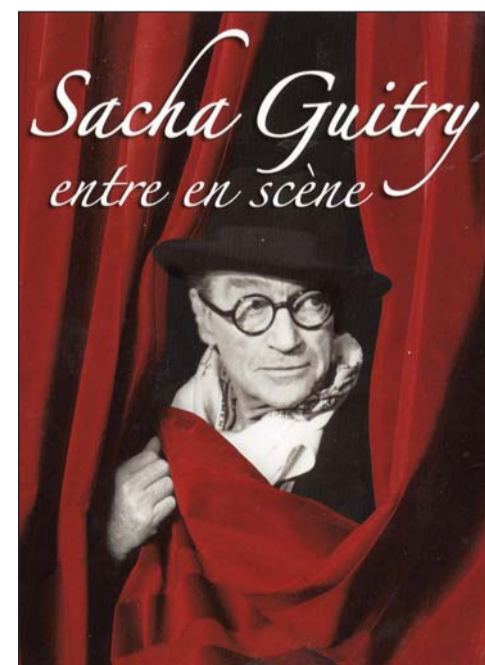
Nombreux sont les livres parus récemment sur cet illustre auteur que fut Sacha Guitry. Et l'on peut voir actuellement dans Paris certaines de ses pièces de théâtre dont "Mon père avait raison" avec Pierre et Alexandre Brasseur. Certes son père, Lucien Guitry, fut un artiste célèbre - le tsar Alexandre III était le parrain de son fils Sacha - mais ce dernier dépassa la notoriété de son géniteur.

En effet, Alexandre Sacha Guitry écrivit 127 pièces de théâtre, tourna 32 films et épousa 5 ravissantes jeunes femmes. L'un de ses films, "Napoléon", fut tourné en 1954 à l'Orangerie et dans le Parc de Sceaux. Bien entendu ce fut un évènement. On vit là des acteurs renommés dirigés de main de maître par Sacha Guitry, tels Jean Gabin, Daniel Gelin, Yves Montand, Serge Reggiani et Henri Vidal (qui était l'époux de Michèle Morgan).

Tous étaient jeunes et beaux.

M. Georges Poisson qui fut pendant 40 ans conservateur du Domaine de Sceaux vient d'écrire un livre très amusant : "Sacha Guitry entre en scène". Il relate la vaste carrière de Sacha Guitry et avec beaucoup d'humour l'épisode de Sceaux. Nous pensons qu'il vous sera agréable d'entendre un jour M. Poisson au cours d'une conférence que nous organiserons.

Paulette Ratier



De Sacha, il nous reste quelques bons mots, tels que : je suis contre les femmes, tout contre.

A ses côtés, se trouvait une personne importante : Mme l'Intendante qui, tous les soirs, faisait le tour du lycée, vérifiant que les portes et fenêtres (notamment celles des laboratoires) soient bien fermées, l'électricité éteinte, les classes en ordre. Les rampes en cuivre des escaliers qui desservaient les étages étaient astiquées quotidiennement. Les "tags" étaient alors une chose inconnue. Si quelques rayures étaient faites sur les tables en bois, elles étaient signalées aussitôt à Mme l'Intendante.

J'ai connu plusieurs intendantes, toutes avaient le souci de l'intérêt des élèves. Un exemple : les cuisines étant loin du réfectoire, l'hiver, les plats avaient du mal à être servis chauds malgré la diligence du chef cuisinier - qui était par ailleurs, un excellent pâtissier. Soucieuse du confort des élèves, Mme l'Intendante avait acheté des sortes de grands thermos. Un Inspecteur s'annonce et lui fait remarquer qu'elle ne reculait pas devant la dépense. La réponse fut celle-ci : "Monsieur l'Inspecteur, si vous aimez manger froid, c'est votre affaire mais à mon avis, ce n'est pas une bonne chose". Bref, le lycée Marie Curie était un lycée bien tenu,

matériellement et intellectuellement.

En ce temps-là, les élèves entrant en 6^e savaient parfaitement lire et écrire. Il y avait, chaque trimestre, dans chaque matière, une composition et également un conseil de classe. C'était une sorte de contrôle continu tant réclamé aujourd'hui. Le comportement de chaque élève ainsi que ses résultats, ses progrès ou ses défaillances étaient notés avec soin. Mlle Forfer y était très attentive. Un exemple - lors d'un conseil de classe, une élève atteint la note de 11,5. J'entends Mlle Forfer : "Attention, Mmes, cette élève est boursière, si elle n'a pas 12 de moyenne, elle perdra sa bourse. Réfléchissez". Je signale qu'alors, pour obtenir une bourse, il fallait passer un examen sérieux. J'ajoute qu'en ce temps-là, le conseil de classe était souverain - ni les parents ni les élèves ne pouvaient faire appel des décisions mûrement réfléchies par les professeurs de la classe.

Livres et cahiers étaient toujours soignés, d'une part parce que les professeurs n'auraient pas accepté qu'il en soit autrement, d'autre part parce que les parents y veillaient. Les familles étaient alors nombreuses et les échanges constants de livres entre frères et soeurs et entre familles amies. J'ajoute que les programmes ne changeaient guère, contrairement à ce qui arrive trop

souvent aujourd'hui. Je dirai quelques mots sur deux sujets dont on parle beaucoup, le sport et la laïcité. Sur le premier, il est évident que le sport pour les jeunes filles n'était pas ce qu'il est aujourd'hui. Cependant, en été, la grande cour permettait de nombreuses activités de plein air lesquelles prenaient place l'hiver dans le gymnase attenant.

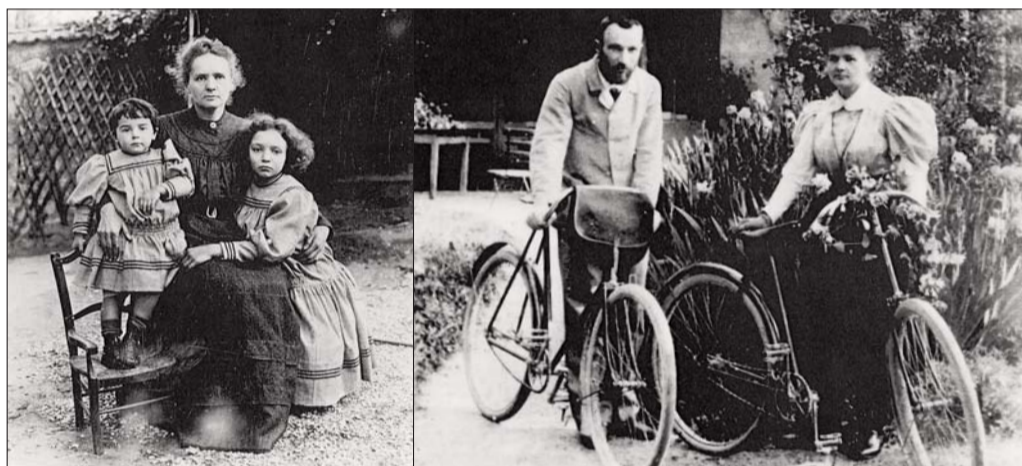
Quand au second sujet, la laïcité, je n'en dirai rien, car jamais le moindre incident n'est venu troubler la bonne marche du lycée. Certes il y avait un aumônier et une salle séparée du lycée jouait le rôle d'aumônerie. Mais chacun pensait et faisait ce qui lui convenait. Je connaissais évidemment les convictions de certaines de mes collègues ou de mes élèves sans que jamais notre bonne entente n'en ait été altérée. Evidemment tout n'était pas parfait mais de façon générale, le fonctionnement du lycée était correct.

Parmi mes collègues, je citerai : Mlle Peguy, fille du grand écrivain, qui était la conscience même, les demoiselles Fourquet (anglais et français) les trois germanistes (Milles Privat, Muller et Mme Ruscher) qui tenaient ferme leurs classes mais grâce à elles, les élèves acquéraient les bases parfaites de la langue et aux alentours de Noël, le lycée résonnait de Heilige Nacht. Et encore Mlles Bréban et Leblanc, chargées des "classes

nouvelles" qui chaque jeudi - jour de congé - emmenaient leurs élèves visiter un musée, un monument ou écouter une pièce de théâtre. Il est vrai qu'à l'époque, les restrictions dues au plan vigipirate n'existaient pas ; Sans oublier Mme Manguin (histoire) qui savait, avec enthousiasme, initier les élèves à la connaissance des arts.

Il est vrai aussi que le lycée avait la chance d'être dirigé par une femme remarquable Mlle Forfer. Ses compétences l'avaient fait désigner pour être à la tête de ce nouveau lycée auquel l'Etat souhaitait donner une image d'exception. Mlle Forfer l'incarrait. En 1944, elle fut appelée à participer à la création du journal "Le Monde". Sa vive intelligence, une vaste culture, ses grandes qualités morales, sa compréhension de la jeunesse à laquelle elle se consacra sa vie durant avec dévouement, lui permirent d'assumer à la fois la direction du lycée et sa participation à la rédaction du journal pendant de nombreuses années. A ses obsèques, Hubert Beuve Méry, fondateur du journal, lui rendit un vibrant hommage. En conclusion, j'ai aimé mon lycée. Je garde la nostalgie de ces années fructueuses, j'en suis certaine, pour mes élèves et heureuses pour moi en tant que professeur.

Simone Rigollet



Marie Curie et ses deux filles (à gauche), avec son mari, à droite. Leur histoire est liée à celle de Sceaux.

LE PARC DE SCEAUX ET LES CURIE

Retour sur les grands mérites de la famille Curie, à l'occasion de la disparition de la fille cadette de Marie et Pierre Curie

Nous apprenons le décès de Mme Eve Curie-Richardson Labouisse survenu le 22 octobre à New-York, à l'âge de 102 ans. Eve Curie était la fille cadette de Marie et Pierre Curie. Brillante pianiste, journaliste de talent, Eve qui avait rejoint le Général de Gaulle en Angleterre fut conseillère à l'OTAN. Ayant épousé un diplomate américain elle partit vivre aux Etats-Unis.

Qui ne connaît le nom de Marie et Pierre Curie dont les travaux au début du XX^{ème} siècle bouleversèrent la Science et firent faire à la médecine des progrès considérables notamment dans le traitement du cancer. Pour la découverte du radium, le Prix Nobel de physique leur fut décerné, avec Henri Becquerel en 1903. Puis Marie, après le décès de son époux, poursuivit seule ses recherches et obtint le Prix Nobel de chimie en 1911, faisant d'elle la seule femme au monde à avoir été honorée de deux prix Nobel. Leur fille aînée Irène, suivant le chemin qu'ils avaient tracé, eut la magnifique carrière scienti-

fique que l'on sait. Avec son mari, Frédéric Joliot, tous deux découvrirent la radioactivité artificielle ce qui leur valut le Prix Nobel de chimie en 1935. Frédéric Joliot Curie fut le premier haut Commissaire à l'Energie atomique.

En deux générations, trois prix Nobel furent attribués à ces grands savants. Mais sait-on que Marie, devenue scéenne par son mariage avec Pierre en 1895, avait acheté en 1934 à la fin de sa vie, un terrain en bordure du Parc de Sceaux pour y construire sa maison. Ses filles réalisèrent son rêve. La fille d'Irène, elle aussi scientifique de renom, y demeure toujours.

Une descendante directe par mariage de Jacques Curie, frère de Pierre, habite quelques maisons plus loin. Riverains du Parc de Sceaux, nous sommes très honorés de compter toujours parmi nous, les membres de cette illustre famille dont les travaux marquèrent à tout jamais l'histoire de la Science.

Michèle Carle

Marie Curie : "Ma mère", par Eve Curie

Elle est femme.

Elle appartient à une nation opprimée.

Elle est pauvre.

Elle est belle.

Une vocation puissante lui fait quitter sa patrie la Pologne pour venir étudier à Paris où elle vit des années de solitude et de difficultés.

Elle rencontre un homme qui a du génie comme elle.

Elle l'épouse.

Leur bonheur est d'une qualité unique.

Par l'effort le plus acharné et le plus aride Pierre et Marie Curie découvrent un corps magique, le radium.

Au moment même où la gloire des savants se

répand par le monde le deuil s'abat sur Marie.

Son merveilleux compagnon lui est ravi par la mort en un instant.

Malgré la détresse de cœur et des maux physiques elle continue seule la tâche entreprise et développe avec éclat la science créée par le couple.

Le reste de sa vie n'est qu'un don perpétuel.

Aux blessés de la guerre elle donne son dévouement et sa santé.

Plus tard elle donnera ses conseils, son savoir et chacune des heures de son temps à de futurs savants venus de toutes les parties du monde.

Sa mission accomplie elle meurt épuisée ayant refusé la richesse et subi les honneurs avec indifférence.

LA DUCHESSE ENTRE COUR ET JARDIN

De la charmante duchesse de Berry au choix personnel d'un collectionneur, les anciennes écuries du château de Sceaux vivent au rythme de l'art.

Le 30 juin 2006, plus de soixante Riverains se sont retrouvés dans les anciennes écuries de Colbert, au château de Sceaux. Elle s'étaient, pour l'occasion, transformées exposition consacrée à Marie-Caroline, duchesse de Berry dans un cadre romantique magnifiquement reconstitué. Guidés par MM. Guibal et Rousset-Charmy, nous avons admiré plus de cinq cents pièces dont la moitié provenait de collections privées : meubles, tableaux, pièces d'orfèvrerie, objets quotidiens, etc.

A l'initiative de Louis XVIII, la jeune princesse italienne arriva en France en 1816 pour épouser le duc de Berry - de 20 ans son aîné. Ce fut en définitive un mariage d'amour. Par sa beauté, sa gaieté, Marie-Caroline subjuguait la cour de France. Elle partagea sa vie entre son rôle officiel au palais de l'Élysée et le château de Rosny qu'elle entreprit de transformer. En 1820, le duc de Berry meurt poignardé.

La duchesse de Berry restera en France jusqu'en 1830, date de son exil volontaire après la Révolution de Juillet. Mécène, bienfaitrice des arts, intrépide (elle lança Dieppe et les bains de mer), cette jeune princesse a revêtu pour nous grâce à cette somptueuse exposition.

Bien différente fut l'exposition suivante, "Parcours d'un collectionneur, l'histoire, la fable et le portrait". Il s'agissait d'une collection constituée par un couple de collectionneurs scéens attachés à découvrir des toiles du XVII^e et XVIII^e siècle. A mesure de leurs achats dans les salles de ventes selon un coup de cœur, de leurs investigations, de leurs multiples rencontres avec des conservateurs de musées, ces

collectionneurs nous ont présenté de magnifiques portraits, des scènes religieuses, de grandes toiles mythologiques.

Beaucoup d'entre vous ont dû admirer cette exposition maintenant terminée.

Béatrice Herbaïn



Italienne, la duchesse était une bienfaitrice des arts et une intrépide qui lança Dieppe et les bains de mer.

TROIS DISPARITIONS DANS LE PARC

P. Pinchemel, le géographe engagé

Nous apprenons avec tristesse le décès de Philippe Pinchemel qui fut administrateur de notre Association. Professeur émérite de géographie à Paris I (Sorbonne), fondateur du Centre d'histoire de géohistoire et de la Commission d'histoire de la pensée géographique de l'Union géographique internationale, il était officier dans l'ordre national du Mérite.

D. Laroche de Roussane : juriste et mère de famille

Denise Laroche de Roussane est décédée l'été dernier. Elle habitait notre lotissement depuis une cinquantaine d'années. Fille du professeur de droit Petot (Paris Panthéon), elle se destinait à la magistrature lorsqu'elle rencontra Paul Laroche de Roussane. Il devint l'éminent magistrat que l'on sait.

J. Bougler, le chercheur humaniste

Professeur émérite à l'Institut agronomique Paris-Grignon, Jacques Bougler est décédé cet été. Chercheur tourné vers l'avenir en même temps que visionnaire quand il travaillait à la préservation des races anciennes, ce scientifique modeste, spécialiste de la génétique animale, était en outre un homme de terrain soucieux des préoccupations du monde agricole.

Nous présentons aux trois familles les plus sincères condoléances de l'Association.

Le Riverain du Parc de Sceaux, trimestriel édité par l'Association des Riverains du Parc de Sceaux (Arps), 45, avenue Lulli, à Sceaux (Hauts-de-Seine). Ont participé à ce numéro : Nicole Duheil, Béatrice Herbaïn, Paulette Ratier, Francis Herbaïn, Michèle Carle et Alain Boutigny. Imprimé par Crisido, à Pantin. Directeur de la publication : Nicole Duheil. Maquette : Jean-Baptiste Brunel.